

## 2. Aux origines

Depuis quand le sommeil a-t-il pu inspirer la création pour en susciter, en peinture, mais aussi en sculpture, dessin, vitrail, estampe, photographie etc., d'obsédantes images (ou des volumes), illusionnistes, de préférence théâtralisés, du corps humain ? en marquer certains aspects ambigus, assimilés à un état surnaturel ou léthargique, sinon au trépas qui prendrait les traits trompeurs d'un définitif apaisement ?

Dans les manifestations culturelles *archaïques* le sommeil est, à ce qu'il semble, rarement représenté. Au contraire, même. Ni les sculptures sumériennes (2700 - 2500 avant notre ère), ni l'art des Cyclades, ni Babylone, l'Assyrie et la Perse, ne semblent l'avoir inclus sous forme d'objets idéalisés dans les arts comme halte marquée au quotidien ou intercesseur obligé entre les hommes et les dieux.

L'*Égypte* semble s'être vivement intéressée au sommeil, aux rêveurs (voués à Bès, dieu protecteur) et au contenu des rêves. Prêtres, scribes et gens de la noblesse égyptiens croyaient que dormir exposait aux menées d'agents aussi invisibles que néfastes, qui pouvaient subrepticement s'introduire dans le corps du dormeur par les voies naturelles et provoquer des maladies.



*Figure 1.*  
Chevet de  
Quenherkhepshef,  
XIXe dynastie,  
1245-1190  
avant notre ère  
Calcaire, trace de  
polychromie (bleu noir),  
18.8 x 23 x 9.7 cm.  
British Museum,  
Londres, G.B.

Pour pallier à ce danger, chevet ou appuie-tête utilisés comme oreillers pendant la nuit, comportaient des images protectrices (dées fabuleuses), gravées et peintes : sur une face, le dieu Bès, en nain grimacier revêtu d'une peau de lion. Le chevet en calcaire (fig. 1), à l'origine polychromé, de Quenherkhepshef (XIXe dynastie, 1245-1190 avant notre ère), représente Bès tenant une lance et agitant un serpent au-dessus de sa tête ; sur l'autre, le relief est réservé à un griffon et à une lionne aux pattes armées de couteaux. Une inscription centrale est explicite qui mentionne, outre le nom du fétichiste propriétaire, la fonction du chevet : « faire passer une douce nuit ».



*Figure 2.*

*Papyrus: « La clef des songes », XIXe dynastie, 1245-1190 avant notre ère.*

*Papyrus, encre noire et rouge; écriture cursive hiératique.*

*British Museum, Londres - G.B.*

Au demeurant, ce dernier possédait un traité sur papyrus (fig. 2), sorte de table d'orientation sur les « bons » ou « mauvais » rêves. Ce document-conseils, « la Clé des songes » est consigné en écriture cursive hiératique, ordonnée en colonnes. Il « fonctionne » et joue sur des inversions de sens : si le rêveur voit, en dormant, un objet, une chose, un fait insolites ou désagréables (excréments, urine, sang menstruel, inceste), il fait la liaison avec un mot du vocabulaire courant ou une situation : qui pourra donner lieu à une interprétation positive ou négative du rêve. Rêver de pain blanc fera apparaître des visages illuminés de joie. Ainsi, les anciens égyptiens s'appliquaient à de constantes déductions d'ordre mythologique, desquelles ils tiraient vraisemblablement leur équilibre psychique sans que, habituellement, aucun sujet endormi de son naturel ne soit représenté.



Une singulière petite idole chypriote (fig.3) du bronze moyen (2000 - 1600 avant notre ère) est peut-être, en l'état actuel des connaissances, une des premières manifestations de l'éveil et du sommeil, alliés. Elle est constituée d'un bloc qui représente un personnage en qui on peut voir une mère tenant dans ses bras un bébé endormi au berceau. Elle ne regarde pas le nouveau-né. La figure est une colonne modelée en terre cuite et à engobe rouge, percée d'orifices et affublée d'un haut col rigide et gravé. Plus que du sommeil en lui-même, elle témoigne du rôle protecteur de cette idole, supposée douée pour empêcher la survenue de la mort. On peut supposer que la mortalité infantile devait atteindre, en ces époques archaïques, des pourcentages très élevés. Aussi, nul doute que le sommeil de l'enfant faisait l'objet d'une constante sollicitude. Jugé bienfaisant et inéluctable, de surcroît favorable à l'âme voyageuse, il recelait, néanmoins, un danger que les sociétés primitives s'efforçaient d'exorciser par le respect de toutes sortes d'observances.

*Figure 3. - Anonyme (Chypre, 2000-1600 avant notre ère). Femme tenant un enfant au berceau. Terre cuite, 15.5 cm. Musée du Louvre, Paris-France*

Au temps des fondeurs du Louristan (Iran), les cavaliers scythes des steppes de la Russie méridionale actuelle maîtrisaient les techniques du travail des métaux. Une plaque-agrafe (fig.4) de vêtement en or ayant appartenu, sans doute, à un prince nomade du IV<sup>e</sup>- III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, illustre la virtuosité décorative des orfèvres- artisans scythes peut-être influencés, en l'occurrence, par les fondeurs perses. Elle réunit trois cavaliers des steppes, l'un endormi (fait-il des rêves de folles chevauchées et de butin ?) aux pieds des deux autres, dont l'un relié par une bride à deux têtes de chevaux. Un carquois est suspendu à une sorte de végétal, forme stylisée d'un arbre aux branches prolongées par des feuilles. A l'observation concrète, ce remarquable et royal ornement ajoute un souci d'abstraction



*Figure 4. - Scythe. Le repos du guerrier, IV<sup>e</sup>me-III<sup>e</sup>me siècle av. notre ère. Plaque-agrafe de vêtement, or. Collection sibérienne, Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg-Russie*

*La Grèce antique*, à son tour, par l'intermédiaire d'Artémidore d'Ephèse (II<sup>e</sup> s. de notre ère, son ouvrage en cinq volumes, *Onirocriticon*, serait le tout premier portant sur l'interprétation des rêves) savait les vertus du sommeil. Non pas que le nombre d'œuvres qu'elle lui a consacré ait été abondant, mais certaines pièces connues sont dignes du plus haut intérêt. Dans l'ornementation d'un cratère en calice attique (Ve s. avant notre ère) dû au célèbre potier athénien Euphronios (fig.5), on reconnaît Hypnos et Thanatos – le Sommeil et la Mort - frères jumeaux barbus tous deux fils de Nyx (la Nuit), aux masques relevés, qui emportent le corps du fils de Zeus, Sarpédon, en Lycie, son pays natal.





*Figure 5.*  
*Euphronios*  
 (Grèce, vers 515 avant  
 notre ère)  
 Hypnos et Tanathos  
 (le Sommeil et la Mort,  
 frères jumeaux),  
 emportent Sarpédon, fils  
 de Zeus en Lycie, son  
 pays natal.  
 Cratère en calice,  
 terre cuite, 45 x 69 cm.  
 Metropolitan Museum  
 of Art,  
 New York - Etats Unis

Sur un prenaut bas-relief appartenant au musée archéologique du Pirée, un Esculape (l'Asclépios des Grecs), médecin à musculature d'athlète râblé s'efforce de guérir (fig.6), par imposition manuelle, une patiente endormie (cela se fera encore dans les temps modernes).



*Figure 6. - Grèce, Vème siècle avant notre ère. Esculape guérissant des malades endormis.*  
*Bas-relief, Musée archéologique du Pirée, Athènes - Grèce*



Il y a, aussi, le culte de la déesse de la santé, Hygea, qui veille sur un Hypnos dieu-enfant (fig.7), statuette en marbre d'un art *romain* provincial, originaire de Dokimeion (actuelle Afyon), en Asie Mineure. La gracile déesse est vêtue d'une tunique soyeuse avec, par-dessus, en guise d'ample mante, l'himation plissé replié sur la main gauche. Elle regarde à ses pieds le petit dieu assoupi, d'où la sentence morale: un paisible sommeil vous est réservé, pour peu que vous observiez une bonne hygiène de vie.

*Figure 7. - Art romain provincial (vers 140-190.). Hygieia, déesse de la Santé et Hypnos, dieux du sommeil.*

*Statuette, 64.5 cm.*

*Marbre de Dokimeion en Asie Mineure.*

*Museum of Modern Art,  
Boston - Etats- Unies*

De même, il y a le *Cambodge*, féconde matrice de la péninsule indochinoise, qui a eu recours assez tôt à une extraordinaire veine poétique. C'est du nombril de Vishnu, dormant sur l'Océan primordial qu'a poussé un lotus, duquel naît Brahmâ. Le linteau en grès Khmer de la fin XII<sup>e</sup> siècle (fig.8) grouillant de dieux d'un sanctuaire de Preah Pithu évoque la venue du jour cosmique primordial. Monté du nombril de Vishnu, un lotus : la tige figure le pilier qui soutient le ciel ; et de la fleur naît le dieu Brahmâ créateur du monde.



*Figure 8.*

*Art khmer,*

*Cambodge, fin du 12<sup>e</sup>me s.*

*Du nombril de Vishnu dormant sur l'Océan primordial, pousse un lotus, duquel naît Brahma.*

*Linteau d'un sanctuaire du Preah Pithu, grès, 68 x 215 cm.  
Musée Guimet, Paris - France*

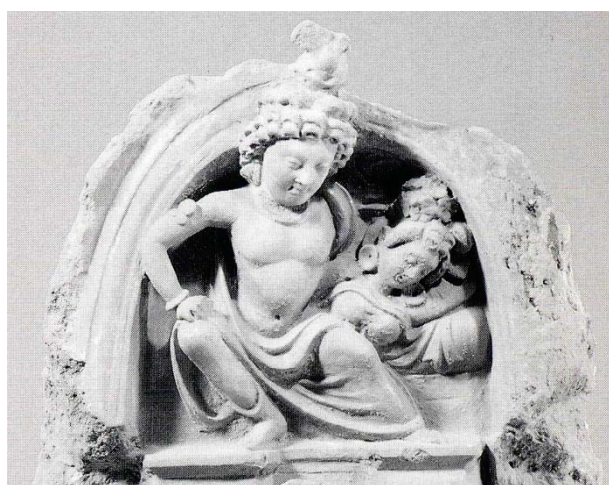
Le sommeil est une tutelle à laquelle *Bouddha* ou Gotama (l'Eveillé) n'est pas plié puisqu'il n'est pas représenté en dormeur patenté. Lui est dans la veille perpétuelle. Il est même dispensé du goût de dormir comme il peut être constaté dans un relief en schiste, version qui montre (fig.9), au milieu de femmes endormies, rêveuses impénitentes,



Siddhartha, bientôt métamorphosé en Bouddha. Lassé de leurs insatiables convoitises, il se résout à consacrer son existence à la vie religieuse. « Comme celui qui, après avoir trop mangé et trop bu, écrit Hermann Hess dans un de ses plus beaux romans d'initiation, Siddhartha aurait aussi voulu, pendant cette nuit d'insomnie, se débarrasser une bonne fois de ces plaisirs, de ces habitudes, de toute cette vie absurde et de lui-même, dût-il, pour en arriver là, boire d'un coup toutes les hontes et souffrir toutes les douleurs ! » (Le Livre de Poche – Grasset, Paris, 2002).



*Figure 9. - Art du Gandhara, 2e-3ème s. Le sommeil des femmes (et la décision de Siddhartha de se consacrer à la vie religieuse). Schiste. Provenance de Takht-i Bahi, Pakistan. British Museum, Londres - G.B.*



Huit siècles avant les Khmers, de l'Inde et de la Grèce était écloso un métissage : l'art du Gandhara (floraison gréco-bouddhique). Cet art portait aux nues, dans des reliefs en stuc et terre séchée, un épisode de la vie de Bouddha à travers l'acte stoïque et rédempteur (vu plus haut) du prince Siddhartha qui, en cette autre version (fig.10), délaisse la belle Yasodhara, endormie dans un nid de seins aussi fermes que des bols, et quitte avec sérénité la vie mondaine. Ainsi, le sommeil protège les êtres chers du déchirement d'avec la séparation divine.

*Figure 10.- Gandhāra, III-IVème s. La renonciation au monde, élément d'un relief. Stuc et terre séchée. Collection Hirayama, Kamakura - Japon*

*Le Nirvana, cette extinction du karma, c'est-à-dire la somme de ce qu'un individu a fait est, dans le Bouddhisme (par l'épuisement du cycle des naissances et de la mort), une accession à la sérénité, en quoi finit par se fondre ce héros, montré encore aujourd'hui en exemple, dans toute l'Inde. Cette Inde ancienne et profuse, qui n'a cessé de bâtir des temples à ses dieux a, à l'origine, partie liée au sommeil au sein duquel prospère, dans les premières aubes conscientes de la race des humains, Vishnu le Suprême. Sa religion a essaimé partout en Asie.*



En Chine ou au Japon (période Heian – XIIe. siècle), Nirvana, le sommeil, ou jardin des délices aux fleurs et parfums capiteux, est une panacée dont seul un esprit original peut arguer (fig.11).

*Figure 11.*

*Chine, Période Heian, 12ème siècle. Nirvana, 155.1 x 202.8cm. National Museum, Tokyo - Japon*

Lorsqu'il apparaît dans l'Empire du Milieu, il n'a rien de réaliste. Il s'agit plutôt d'une métaphore comme dans cette porcelaine blanche incisée (fig.12) de la brillante dynastie des Song (960-1126) qui imagine, pour les femmes, un oreiller en forme de petit enfant endormi et de feuille de lotus incurvée, thème sculpté qui connut une formidable vogue en Chine aux Xe -XIIe siècles. Plusieurs raisons à cela : à l'apogée de l'art céramique, ce type de précieux oreiller préservait les coiffures féminines à la mode et se serait avéré d'un indéniable confort. De surcroît, il aurait favorisé la fécondation des femmes.



*Figure 12. Chine, dynastie Song du Nord (960-1126).*

*Repose-tête en forme de garçon endormi et feuille de lotus. Porcelaine avec incisions.*

*Asian Art Museum, San Francisco - Etats-Unis*

Mais, au pays du Soleil Levant (Japon), l'enfant semble de préférence figurer le sommeil lorsqu'il est rattaché à la littérature des classiques. On le voit, en effet, dans une rarissime enluminure (fig.13, période Kamakura, XIIIe siècle) du journal intime de Dame Murasaki Shikibu, grand écrivain classique du Japon ancien, auteur du roman intitulé Dit de Ganji : vue en plongée d'un bébé de haut lignage emmailloté dans des étoffes de soie ; il est veillé par son aristocratique mère vêtue de robes de brocart, en ses appartements de la Cour impériale.





*Figure 13.*  
Japon, période Kamakura,  
13ème siècle.  
Vue plongeante avec enfant  
endormi.  
Enluminure.  
Segment détaché de  
Murasaki Shikibu Nikki  
Emaki (journal intime  
illustré de Dame  
Murasaki),  
20.9 x 79.2cm.  
National Museum,  
Tokyo - Japon

En Europe il faut, semble-t-il, attendre la montée en puissance d'une religion monothéiste, en l'occurrence la chrétienne, pour voir croître, puis se multiplier dans nos cultures, la représentation de figures annexées au sommeil (les chapitres suivants seront largement nourris par le sommeil dans l'art européen). En effet, une sorte de contamination graduelle s'empare de la France des Carolingiens, peu à peu entrée dans les inspirations de l'ineffable.



*Figure 14*  
Anonyme (Allemagne, avant 1014).  
Le Songe de Joseph.  
Enluminure des Péricopes de Henri II.  
Staatliche Bibliothek,  
Bamberg - Allemagne

Mais alors, le sommeil est un état aussi bienfaisant que redouté. Il s'inscrit dans les mystères peuplés de la nuit. La vie, si précaire encore et si privée de ses défenses naturelles, peut être annihilée sans qu'on sache trop pourquoi, sans doute du fait de la volonté divine. Pendant cet interminable et incertain Moyen-âge, au demeurant favorable à la floraison et à un extraordinaire épanouissement des arts, on dort plutôt assis dans son lit (fig.14), adossé à une montagne de coussins. C'est qu'on essaie de se garder d'être surpris par un malaise, voire même davantage. Car la mort, croit-on, peut mieux agir sur la créature vivante lorsqu'elle se trouve en position létale. Endormie, celle-ci a ses défenses neutralisées. Le souffle, en effet, lui est plus malaisé à l'horizontale du sol qui est celle commune des macchabées.



A quelque temps de là, le sculpteur, peintre, poète et ingénieur Michel-Ange (Buonarroti - 1475-1564) qui ne travaillait surtout qu'à façon, comme la plupart de ses homologues, extraie *La Nuit* (Tombeau de Julien de Médicis) d'un bloc de marbre (fig. 15). Il s'agit d'une sorte de Pallas en ronde-bosse, idéale de contour. Les proportions sont magnifiques, à croire que le sculpteur n'a pas éprouvé d'impatience ni de découragement à y travailler (à ce que laisse entendre Eugène Delacroix dans son *Journal*, 1798-1863, à la date du 9 mai 1853 – Plon, 1981), mais beaucoup d'allégresse. Enlevures et modelés sont souverains ; le « finito » lisse est éclatant. L'humanisme d'un homme épris d'idées néo-platoniciennes y est épanoui. Dans la poursuite des ombres, la lumière s'accomplit. *La Nuit*, qui fait pendant au *Jour*, du même tombeau, marque la cinquantaine d'un des plus prodigieux génies de la Renaissance italienne. Elle se distingue de la nuit improbable aux yeux bandés, que les cycles de la Création, dans les cathédrales, montraient jusque alors. Sa *Nuit* a une stature incomparable de mouvement arrêté. Elle fonde le sommeil en majestueuse allégorie, taillée qu'elle est dans une pose donnée pour naturelle. Elle est singulièrement souple et nerveuse. L'on voit palpiter, et onduler en surface, de sourdes forces internes, quand la figure de la femme, charpentée comme une Vénus des stades olympiques, est gracieusement lovée dans la vérité d'un mécanisme, où trapèze et triangles de pleins et de vides, commandent une façon de *perpetuum mobile* de la plus puissante espèce. Devant une si mirifique présence, on se prend à parler bas, de peur que la magie, dérangée, ne se dissipe.



*Figure 15.- Michel-Ange (Italie, 1475-1564). La nuit, 1526-33.  
 Détail du tombeau de Julien de Médicis. Marbre.  
 Eglise San Lorenzo, Nouvelle sacristie, Florence - Italie*

Dans les arts qui font office de réservoirs émotifs où histoires, presse et gai-savoir sont intimement liés, il y a toujours à lire, à interpréter, à rappeler au souvenir des jours vécus ou des heures imaginées. C'est que l'illustration du sommeil est polymorphe, pareille à une sorte d'ombre portée de la veille. Au polygone de forces de l'être agissant, il fait contraste. Car il est comme un môle où, chaque nuit, chacun de nous s'arrime pour plusieurs couples d'heures. Il suffit de tirer les rideaux de quelque fenêtre pour qu'apparaissent des scènes qui suggèrent que le sommeil est un laps de temps où se trame le divers.